Annales de l'Institut français de Zagreb



2e Série. — No 4-5 1955-1956

ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

HOMMAGE A PETAR SKOK
(1881-1956)

Rédaction et Administration :
ZAGREB
Preradovićeva 40/I

Prix de ce numéro : **250 francs**

ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

ANNALES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

DEUXIÈME SÉRIE

N°s 4 et 5

1955-1956

SOUVENIRS DE JEUNESSE

J'étais en voyage quand est survenu le décès de mon cher camarade d'école, Pero Skok.

J'étais élève, comme lui, du lycée de Karlovac; avec d'autres élèves avancés, nous avions fondé et organisé dans ce lycée une association d'élèves intitulée « Union littéraire et musicale ». Nous avions, outre un chœur et un orchestre de *tamboura*, une salle de lecture et une bibliothèque où avaient lieu surtout des conférences littéraires. Lycéen de VIIe classe, Pero Skok passait parmi nous pour un des meilleurs connaisseurs de la littérature. Il était un des plus actifs parmi nos conférenciers et les collaborateurs du journal estudiantin dont nous assurions la diffusion aux élèves de notre lycée comme à ceux d'autres lycées de Croatie. Je me rappelle ses excellentes conférences sur notre littérature et sur les littératures étrangères, en particulier sur le mouvement réaliste, sur lequel nos manuels scolaires d'alors, et les cours des professeurs, demeuraient muets. Il était le seul d'entre nous à avoir appris parfaitement le français, bien que cette langue ne fût pas obligatoire au lycée. En collaboration avec lui et avec Hinko Krizman, nous avions organisé, à côté de l'Union littéraire-musicale, qui se trouvait sous la surveillance d'un professeur, un cercle d'élèves dans un faubourg de Karlovac, où nous nous réunissions deux fois par semaine dans la petite chambre d'un collègue et où nous discutions sur les problèmes actuels de la vie politique et culturelle de notre pays et du monde, sans contrôle ni d'un professeur ni de la police. Pero Skok s'intéressait spécialement aux questions littéraires. C'est par lui que nous recevions les informations qui nous permettaient de juger, les yeux bien ouverts, des conditions de la vie littéraire chez nous et des rapports de notre littérature avec les littératures étrangères. D'après ses informations, les élèves avancés pouvaient apprécier la différence de valeur entre les poèmes de Silvije Kranjčević, par exemple, et ceux d'August Harambašić, et entre les romans d'Ivan Kozarac et ceux de Djalski.

Pendant les années de nos études, surtout en VIIe classe, nous avions à la tête du mouvement politique de notre jeunesse universitaire, du côté croate Stjepan Radić et Ivan Lorković, et du côté serbe Svetozar Pribičević. Nous avions lu et étudié leurs articles dans

les journaux *Narodna Misao* et puis dans *Hrvatska Misao*, fondées par les étudiants qui avaient étudié à Vienne et à Prague. C'étaient, en général, des articles sur l'unité des peuples croates, serbes et slovènes, sur la lutte à mener contre le régime réactionnaire et antinational de Khuen, dont la politique reflétait la devise bien connue des dirigeants viennois : *divide et impera*, leur arme la plus puissante. Petar Skok était considéré comme un des plus jeunes apôtres de l'unité nationale parmi la jeunesse universitaire yougoslave. Il l'avait acceptée avec son ardeur juvénile, défendue, munie d'arguments solides, sachant en démontrer la nécessité absolue pour notre existence nationale. A cette idée il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie, la soutenant efficacement et avec succès dans ses œuvres scientifiques.

C'était l'époque où Thomas Masaryk, plus tard Président de la République de Tchécoslovaquie, alors professeur à l'Université de Prague et député au Parlement de Vienne attirait les étudiants yougoslaves à ses cours, où ils recevaient et acquéraient la connaissance des principes fondamentaux d'une politique nationale réaliste: politique positive qui devait être appliquée tout particulièrement en Croatie dans la lutte contre le goût de la phraséologie creuse, le cléricalisme et la magyarophilie d'alors. Nos lycéens avancés de Karlovac eux aussi, sur la proposition de Petar Skok, commencèrent à parler dans leur cercle de cette nouvelle politique nationale.

Je dois rappeler aussi qu'il s'était efforcé de faire venir à notre cercle les étudiants qui avaient achevé leurs études secondaires au lycée de Karlovac. Un de ceux-ci était Milan Marjanović, exclu de ce lycée pour avoir organisé une démonstration contre la célébration du millénaire du royaume de saint Étienne, dont la Croatie subissait alors la domination. Ses visites à Karlovac étaient fréquentes et il est inutile de dire quelle portée avaient ses conférences. L'année dernière, Marjanović fêtait le soixantième anniversaire de son activité littéraire. Son désir était d'organiser, à Karlovac avec d'anciens collaborateurs du cercle de Karlovac quelques conférences. Petar Skok s'était réjoui à l'idée que nous nous retrouverions à Karlovac. Nous pensions visiter, à cette occasion, nos villages natals, son Jurkovo, mon Vukmanić. La mort de Marjanović d'abord, et ensuite celle de Skok, ont fait échouer ce beau projet.

Après avoir passé mon baccalauréat à Karlovac, je m'étais séparé de Skok. Il était allé étudier en France, et moi à Vienne. Pendant tout le temps de nos études, nous ne nous étions pas revus. C'est seulement après la première guerre mondiale que nous nous ren-

contrâmes de temps en temps sur les rives de notre Adriatique : moi, en croisère, parce que je m'intéressais à la pêche, et lui, parcourant de cité en cité les îles et le rivage dalmate à la recherche de matériel pour son dictionnaire étymologique.

C'est à l'occasion de notre soixante-dixième anniversaire que je lui rendis visite pour la dernière fois. Je suivais avec plaisir et avec grand intérêt son travail scientifique, surtout ses travaux de linguistique romane. J'ai souvent lu son petit livre populaire, extrait de *Jadranska Straža* (Garde Adriatique) de 1933 : *De qui les Yougoslaves de l'Adriatique ont-ils appris l'art nautique et la pêche*, et je le lis encore à nos marins et à nos pêcheurs, pêchant et naviguant avec eux. Ses explications provoquent toujours l'enthousiasme de nos gens de Primorje et de Dalmatie. Parmi les gens de mer et les pêcheurs, le nom du professeur Skok est aujourd'hui encore souvent évoqué. Il laissera à tous nos patriotes libéraux, dans la lutte pour la vérité scientifique, le souvenir éternel, d'un combattant, d'un de ceux qui ont lutté pour nos droits nationaux.

Dr I. Ribar.

PETAR SKOK ROMANISTE ET SLAVISTE

Des souvenirs sur Petar Skok, c'est à ceux qui ont vécu et travaillé à ses côtés qu'il appartient de les consigner. Les miens, fragmentaires, ne présentent qu'un intérêt personnel et sentimental. Je me souviens d'une rencontre, il y a longtemps, à la terrasse d'un café du boulevard Saint-Michel : autour de lui quelques étudiants croates, et il causait avec nous en toute simplicité, nous donnant des conseils paternels qui n'avaient rien à voir avec les études dans lesquelles il était maître. Je n'oublie pas avec quelle cordialité il m'a reçu chez lui à Zagreb, lui et la si dévouée Mme Petar Skok. La dernière fois que je l'ai vu, il y a quatre ans, c'était à l'Académie Yougoslave, où, avec sa compétence de comparatiste, il me posait des questions sur le problème de l'unité balto-slave. Il était déjà gravement malade. Deux ans après, il ne recevait plus, et il eût été indiscret de le fatiguer par une visite. Il réservait ses dernières forces à l'achèvement de son dictionnaire étymologique du serbo-croate.

Je n'ai pas non plus à parler de son activité de professeur de langues romanes et de français, qui est étroitement liée pour moi au souvenir d'un autre ami, Jean Dayre ; c'est à ses collaborateurs directs de le faire. Je voudrais seulement dire quelques mots de l'intérêt que suscitaient les publications scientifiques de Petàr Skok, et de l'importance exceptionnelle des recherches qu'il poursuivait.

Il est impossible pour un slavisant qui s'occupe de l'histoire du serbo-croate de ne pas rencontrer le substrat roman et tous les problèmes qu'il pose. L'étude du substrat est passionnante : elle présente l'attrait de la recréation d'un passé disparu, et d'un passé mystérieux. Que de mystères en effet dans les pays yougoslaves et les Balkans : celui de l'illyrien ancien, celui de l'albanais, celui du roman de Serbie et de Bulgarie qui n'a laissé qu'un grand trou entre l'aroumain et le daco-roumain ; l'histoire même du roumain, avec un énorme hiatus presque complet entre le IVe et le XVIe siècle ; et l'histoire de l'illyrien, le nouveau, bien plus accessible et plus important que l'ancien, la langue de Dioclétien et de saint Jérôme, qui meurt à Raguse au XVe siècle et qui se survit dans le végliote

jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. Et que de diversités dans le vaste domaine roman que les Slaves ont morcelé ou absorbé : le *k*' roman rendu en slave par *k* comme en illyrien, par *c* comme en aroumain, par *č* comme en italien. Le substrat, ce n'est pas tant cette force passive et comme d'inertie qu'on suppose dans le maintien d'habitudes articulatoires transférées à des langues nouvelles, ou dans la conservation de mots qui risquent d'être des mots dont on n'a pas su trouver l'étymologie. Le vrai substrat, comme l'a montré Sandfeld, est le substrat de culture. Une langue de civilisation disparaît, mais après avoir imprégné la langue qui lui succède. La Yougoslavie et les Balkans sont imprégnés de civilisation latine et grecque, et leurs langues pleines d'emprunts, anciens et récents, à cette civilisation.

Les emprunts très anciens sont naturellement les plus intéressants pour l'historien des langues : ceux du slave au roman éclairent à la fois l'histoire du roman et celle du slave. Tel a été le champ principal d'études de Petar Skok. Il est parti des études romanes, et son premier grand travail a porté sur le latin vulgaire de Dalmatie. Mais, après les inscriptions latines, il rencontrait le slave et ses emprunts : dès les VII[e]-VIII[e] siècles, bien avant les premiers textes italiens en langue vulgaire (XI[e] siècle). Il s'est moins directement intéressé à la masse des emprunts plus récents au vénitien et à l'italien : c'est affaire aux philologues du slave de les relever dans les textes de la littérature dalmato-ragusaine. Ce sont les données des périodes antérieures qu'il a recherchées : elles sont plus difficiles à interpréter, et le romaniste doublé d'un slaviste devait avoir la forte formation de comparatiste que Skok avait acquise à l'Université de Vienne.

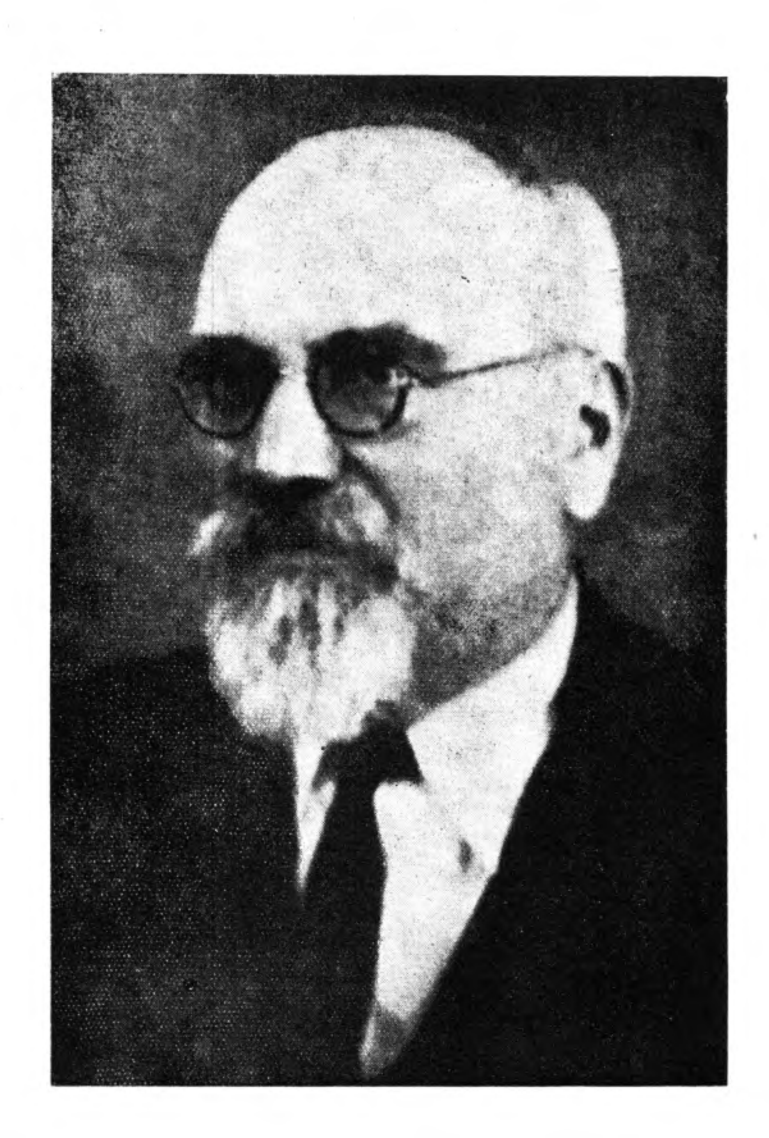
Les mots romans abondent dans l'onomastique, et Skok a donné une quantité de notes de toponymie, retraçant à l'occasion l'histoire d'une ville comme Raguse, ou aussi, par curiosité de slaviste, comme Zagreb. Les emprunts sont inégalement répartis selon les régions, et beaucoup ne se conservent que dans les dialectes, et surtout dans les parlers du littoral. Il faut donc faire de la recherche dialectologique, et Skok s'était attaché à la géographie linguistique et à ses perspectives nouvelles, et était acquis à l'idée d'un Atlas linguistique de la Yougoslavie. Il ne dépendait pas de lui seul de le réaliser, mais son inspiration est pour beaucoup dans les plans plus limités d'atlas linguistiques spéciaux, qui sont en voie d'achèvement ou en projet. Naturellement, il s'intéressait aussi à la basse latinité de Dalmatie et des pays yougoslaves, avec tout ce qu'elle glane de mots romans et slaves. A-t-il suivi l'élaboration du dictionnaire du bas-latin entrepris par l'Académie de Zagreb, et dont

un volume hors commerce, de *a* à *districtualis*, a paru sans titre, sans date et sans nom d'auteur ? Ce qui est sûr, c'est que récemment, en 1952, il donnait le commentaire linguistique du Cartulaire de Supetar.

Fidèle aux vieilles disciplines de la grammaire comparée et de la philologie romane, il était acquis de droit aux disciplines plus nouvelles : de la géographie linguistique, dont l'esprit a plus profondément influé sur la linguistique moderne que les projets difficilement réalisables d'atlas des différentes langues — et notre maître Mario Roques, qui nous disait un jour : « Qui a lu Gilliéron ? », avait bien tort de sous-estimer l'action de Gilliéron et de lui-même, son collaborateur direct ; — de la toponymie, science pleine d'aléas, mais si riche en données qu'on ne trouve pas ailleurs ; — et de la balkanologie, qui se pratiquait d'instinct, par nécessité scientifique, avant que Sandfeld en 1930 n'en eût résumé les méthodes et les résultats et n'eût invité à lui donner son nom.

Des obstacles ont empêché Petar Skok de réaliser complètement son programme de recherches. Sa *Revue internationale des études balkaniques*, qu'il avait fondée en 1934 avec Milan Budimir, n'a pu faire paraître qu'un volume. Son œuvre, qui porte aussi bien sur des problèmes proprement slaves, est dispersée en de très nombreux articles, et difficile à résumer. Mais chacun de ces articles était lu avec le plus vif intérêt, et on y trouvait toujours quelques données nouvelles, enrichissant la connaissance des langues romanes ou des langues slaves. Skok lui-même devait accepter cette méthode de recherches fragmentées. Car il pensait à les rassembler sous la forme qui leur convenait, un répertoire historique. Tout le substrat de civilisation romane de la Yougoslavie s'est émietté : il en subsiste d'abondants vestiges, que Skok a réunis dans son Dictionnaire étymologique du serbo-croate. Le dictionnaire est achevé, et l'impression s'en prépare.

André Vaillant.



EN MARGE D'UN LIVRE DE SKOK

Les noms adriatiques de *Oblata melanura* C. V. et de *Seriola Dumerilii* Risso

La plus grande partie de son infatigable activité, Skok l'a consacrée aux restes de la latinité dans les Balkans et c'est surtout là qu'il a été un maître incontesté. Son attention a été très souvent portée sur la terminologie maritime des Slaves du sud et sur les façons dont ces Slaves sont venus en contact avec un monde nouveau pour eux — la Méditerranée. Sur ce sujet il a publié deux ouvrages dont l'un, *Naša pomorska i ribarska terminologija*, Split, 1933, a été le premier essai d'apporter de l'ordre et du sérieux dans l'ensemble touffu des problèmes se posant devant quiconque voudrait comprendre l'enchevêtrement des éléments grec, latin, slave et vénitien sur les côtes de l'Adriatique orientale. Bien que ne visant en premier lieu que des buts pratiques et ayant une forme plutôt populaire, le livre de Skok marque une étape dans les études des rapports romano-slaves.

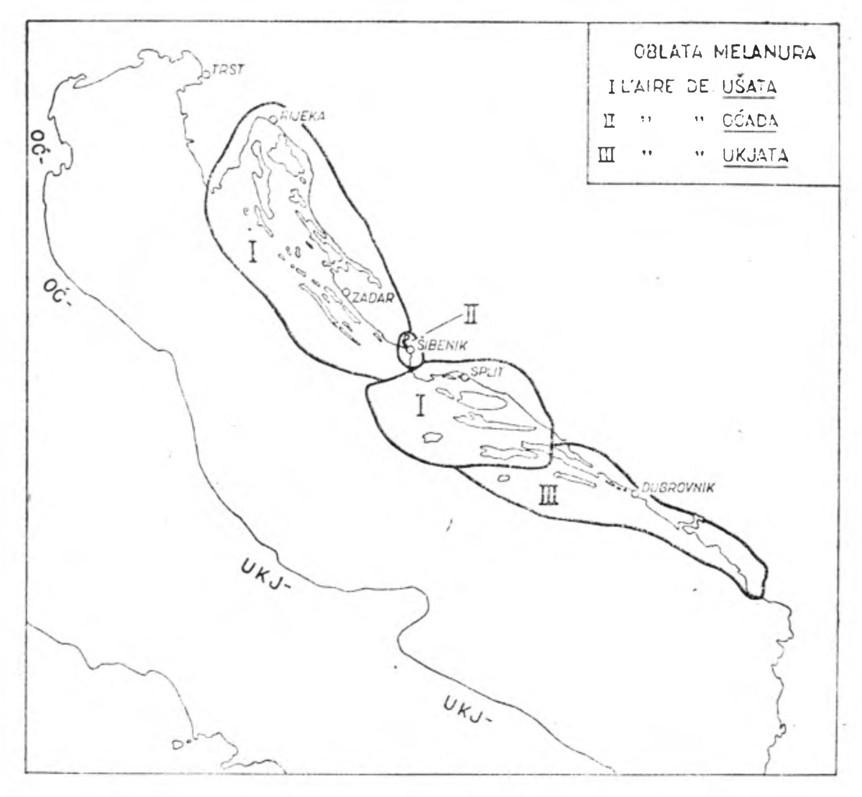
Par trois fois, au cours de ce livre, le Maître a lancé un appel aux savants et à tous ceux qui ont le sens des choses de la mer de procéder à un travail systématique de notation et d'élaboration linguistique des éléments constituant le vocabulaire maritime des Yougoslaves.

Nous ne savons pas de quelle façon nous pourrions exprimer plus respectueusement notre fidélité à la mémoire de notre regretté Maître si ce n'est en essayant de répondre à deux questions dont il n'a fait qu'effleurer la réponse et en lui présentant en hommage deux pages d'un matériel recueilli en vue de la composition d'un *Atlas* de la faune adriatique dont il soulignait avec tant d'insistance la nécessité.

*
* *

En donnant à l'oblade le nom systématique de *Oblata melanura*, Cuvier et Valenciennes n'ont fait que confirmer et unir dans une dénomination les deux — on dirait presque uniques — sources dont proviennent à peu près tous les noms de cette espèce très fréquente de la Méditerranée. En effet, ce poisson ne connaît pas cette variété

de dénominations qui est si caractéristique pour les autres habitants de la mer et presque tous ses noms, pour toute l'étendue de la Méditerranée, peuvent être répartis en deux grands groupes : ceux qui proviennent du grec μελάνουρος et les autres qui continuent le latin OCULATA. Le monde des Hellènes a donc retenu la large tache noire qui occupe le dos de sa queue [1], tandis que les Latins



ont été frappés par ses grands yeux à pupilles très noires et très dilatées tranchant sur la couleur argentée du corps.

Pour ce qui est du nom grec, rien d'intéressant. Il suffit d'indiquer que μελάνουρος est conservé en dehors du grec moderne [2] aussi en turc *melânurya* [3] et même en monégasque *ménura* [4]. La côte

[1] «...eo quod nigram caudam habeat et pinnas nigras et in corpore lineas nigras ». Isid. *Orig.* 12, 6, 27.

[2] gr. mod. μελανούρι Gérard Belloc, *Catalogue de ressources des eaux grecques.*

[3] U. Nalbandoglu, *Türkiye Deniz Baliklarinin Sözlügü*, Istanbul, 1954.

[4] G. Belloc, *Les Poissons comestibles des parages de Monaco*, tirage à part de *Conseil général des pêches pour la Méditerranée, Débats et documents techniques*, n° 2, Rome, 1954, p. 158.

orientale de l'Adriatique connaît sur quelques points (Dubrovnik et ses environs) le nom *crnorep* qui peut mais ne doit pas être calqué sur le terme grec (*crn* « noir », *rep* « queue »). Vu sa faible étendue et le fait qu'il apparaît pour la première fois chez un poète (Petar Hektorović, dont l'églogue « Ribanje i ribarsko prigovaranje » porte la date de 1556)[1], on pourrait penser au calque comme l'a fait Skok [2]. Contre cette opinion iraient les nombreuses attestations de la même forme pour d'autres poissons à queue également noire [3].

Ce n'est que lorsque nous voulons mettre un peu d'ordre dans les dénominations romanes que commencent les difficultés. Tout d'abord, nous sommes loin d'être sûrs que l'*oculata* de Pline (32, 149) et de Celse (2, 18, 7) était le nom de notre oblade. Aucun renseignement ne nous permet de procéder à cette identification [4]. M. Joseph Cotte [5] a eu raison, à notre avis, de voir dans *oculata* un poisson qui était selon toute vraisemblance ocellé, ayant sur sa peau des taches oculiformes et de se résoudre enfin à y voir la torpille ocellée (Torpedo ocellata RAF). Les circonstances et les dénominations adriatiques et surtout dalmates sont en faveur de sa thèse [6]. En outre, *oculata* correspond au grec ὀφθαλμίας directement latinisé en *ophtalmias* (Plaute, *Capt. 850*) et nous savons que ce mot ne désignait pas l'oblade... D'ailleurs, c'est devant ces mêmes questions que se trouvaient les pionniers de l'ichtyologie des siècles passés. Peter Artedi remarque avec raison : *Melanurum et oculatam separatim, oculatam cum scaro, aurata et corvo Celsus nominat. Gazae versio pro melanuro oculatam habet. An idem sit cum oculata vix hodie definiri potest* [7]. Et, si c'est en effet depuis Gaza (vers 1400) qu'on traduit μελάνουρος par *oculata* [8], cela signifie que de son temps les langues vulgaires employaient les continuateurs de OCULATA pour désigner notre poisson. Aldrovandi tranche nettement la question : *Theodorus Gaza, ut vulgare quo apud Italos audit, nomen exprimeret, melanurum interpretatus est oculata. Romae enim ochiata nominatur... Hoc interim certum est melanurum ab oculorum magni-*

[1] *Carnorep*, v. 1155 (éd. R. Bujas, 1955).

[2] *Term.* 48.

[3] Sargus vulgaris et Sargus Rondeletii.

[4] cf. E. de Saint-Denis, *Le Vocabulaire des animaux marins* en *latin classique*, Paris, 1947, p. 76.

[5] J. Cotte, *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline*, Paris, 1944, p. 108.

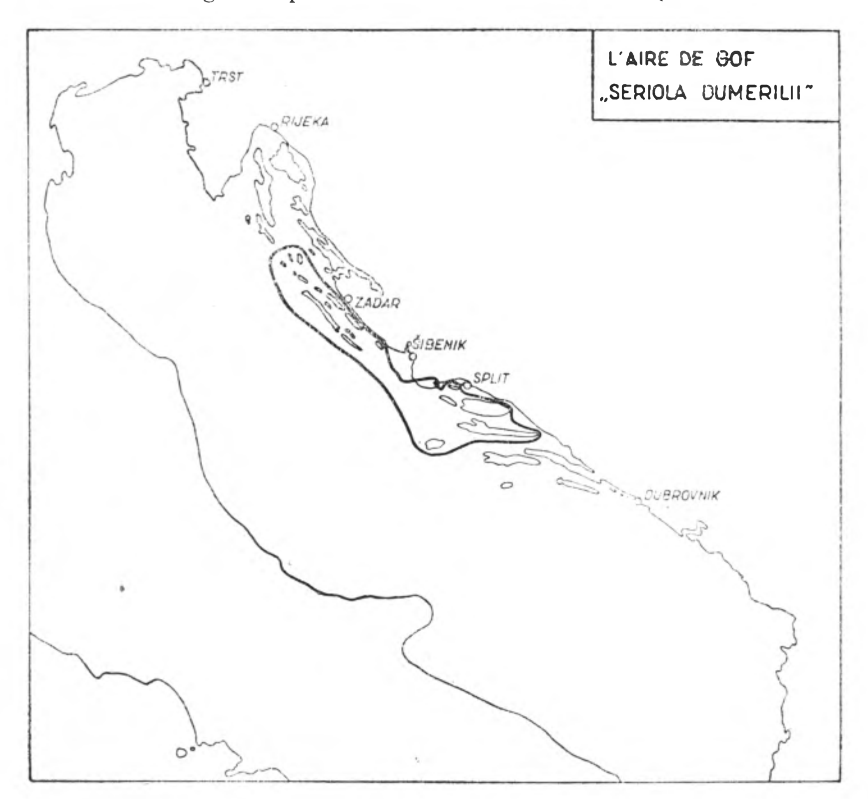
[6] Son identification est confirmée par la forme romaine *occhiadella* (cf. Du Cange, VI, 66), par le vén. *tremola ocià* et par le cr. *kolobarica*.

[7] *Petri Artedi Synonymia Piscium graeca et latina*... Lipsiae, 1789, p. 92.

[8] « E μελάνουρος Gaza oculatam vertit. » Gesner, *Nomenclator* aquatilium animantium... Tiguri, MDLX, p. 45.

tudine Romanis nunc ochiatam *appellari*, *Siculis* ochiadam, *Venetis* ochiam, *Genuensibus* oiam... [1].

Il ne nous servirait pas à grand chose si nous continuions ainsi à rechercher les causes et les circonstances dans lesquelles OCULATA est venu à désigner le poisson *Oblata melanura* C. V. Qu'il nous suffise



d'en être venus à la constatation que OCULATA comme désignation d'*Oblata melanura* n'est qu'un fait roman et aucunement latin.

Ce OCULATA a recouvert la Romania d'Espagne à la côte dalmate. Les détails de ses continuations sont connus [2]. Paul Barbier

[1] Aldrovandi, *De piscibus lib. XII*, Bononiae, 1638, p. 62.

[2] Pour les noms populaires de *Oblata melanura* C. V. cf. entre autres J. V. Carus, *Prodromus Faunae Mediterraneae*, vol. II, Stuttgart, 1889-1893, p. 635 ; L. Joubin et E. Le Danois, *Catalogue illustré des animaux marins comestibles des côtes de France et des mers limitrophes*, Paris, 1925-28, pp. 119-20 ; A. Palombi.-M. Santarelli, *Gli Animali commestibili dei mari d'Italia*, Milano, 1953, p. 74 et pour l'Italie, G. Penso, *Dizionario dei nomi scientifici e dialettali dei prodotti della pesca*, paru dans le *Bollettino di pesca, di piscicoltura e di idrobiologia*, XVI, 1940, pp. 41-lol.

(*Modern Language Review*, 4, 1919, 441) a proposé plusieurs types : OCULATA, *OBLATA, *ALBULATA, *ABULATA, *NEBULATA pour résoudre les différents types romans (it. *occhiata*, ven. *ocià*, Gênes *oggià*, Messine *biata*, prov. *aublade*, languedoc. *neblada*[1], etc.) Meyer-Lübke a, et avec raison, ramené tous ces types à un seul (*Wörter u. Sachen*, 11, 1928, 112-113) en expliquant les divergences par le traitement différent du groupe consonantique *-cl-* dans chacune de ces langues. Le même a été fait par W. v. Wartburg, mais avec beaucoup plus de clarté et d'une façon qui ne laisse subsister aucun doute, dans quelques lignes qui résument son article OCULATA « meerbrassen » (FEW 7, 310).

Mais, c'est surtout en ce qui concerne l'explication des formes dalmates que nos vues divergent de celles de Meyer-Lübke.

L'Adriatique orientale connaît pour l'oblade deux grands types dénominatifs : *ùsata* et *ùkjata* avec de légères variantes. Le premier, dont l'aire est de beaucoup plus étendue, est répandu dans le nord, tandis que le deuxième recouvre d'une façon compacte la côte et les îles du sud. Les deux dénominations se rencontrent sur la presqu'île de Pelješac qu'elles coupent en deux. L'île de Lastovo connaît le deuxième type tandis que celle de Korčula est tout entière dans l'aire du premier. Il est intéressant de noter qu'à la différence d'autres dénominations ichtyologiques, pour l'oblade il n'y a qu'une petite bande de terrain, constituée par la ville de Šibenik et ses environs immédiats, à continuer la forme purement vénitienne *očâda*[2].

A en croire Meyer-Lübke « von Venedig ist das Wort an die dalmatinische Küste gewandert : ragus. *ùkjata*, vgl. Bartoli, *Das Dalmat.* 2, 303, dessen Angaben mir von Skok noch vervollständigt werden, und zwar nach der Seite hin, dass sowohl *occhiata*- als *očata*-Formen vorkommen, also Entlehnung zu verschiedenen Zeiten stattgefunden hat, was nicht verwunderlich ist bei einem Fisch, der sehr geschätzt[3] und gesotten oder gebraten zubereitet gegessen wird. » (*W. u. S.* 11, 1928, 112). Cette même tentative d'explication est reprise dans l'article 6037*a* du REW³ :

...venez. *očada* (> ragus. ukljata, očata)...

[1] Pour ce qui est des formes provençales *neblado*, *neblada* il est très probable qu'elles sont « sekundär an NEBULA angelehnt » (Wartburg, FEW, 7, 310) car on trouve la même association d'idées en croate : *mrkulj*, *mrkulja* « Oblata melanura ».

[2] A côté de quelques localités en Istrie occidentale.

[3] Il s'agit d'une information évidemment inexacte parce que les gens de mer apprécient très peu cette espèce (cf. « carne di sapore mediocre e perciò non molto apprezzata » Palombi-Santarelli, p. 74).

Or les choses sont loin d'en être là. Premièrement, la côte yougoslave ne connaît sur aucun point la forme *očata* qui, si elle existait, réunirait d'une façon assez curieuse la palatalisation du groupe *-cl-* ce qui est caractéristique pour le vénitien, à la conservation de la sourde intervocalique (*-ata*) qui caractérise les éléments prévénitiens ou non-vénitiens.

Essayons maintenant d'expliquer *ukljata*. Celle-ci ne peut en aucune manière provenir du vénitien qui, à en croire Palombi et Santarelli, connaît pour notre poisson les noms suivants : *alboro, alboro bastardo, bastardo, occiada, ochià* ce qui correspond aux données de Boerio qui ne cite que la forme plus archaïque *oc(h)ià* et l'actuelle *oc(h)iada*. En outre, la conservation du groupe *-cl-* est loin d'être un trait vénitien.

Si nous ne le devons pas au vénitien, d'où alors provient le cr. *uk(l)jata*? Nous aurons la réponse si nous passons en revue les dénominations actuelles du même poisson chez les populations de l'autre côté de l'Adriatique. Et, en effet, après un rapide coup d'œil, nous constatons que la réponse est toute trouvée : les Vénéties ont *ocià* et *ociàda*, les Marches sont partagées entre *ociàda* et *oblata* (cf. *Bollettino di pesca...* 11, 1926, 69) et ce n'est qu'avec Ancône (d'après Bertuccioli, *Dizionario dei pesci, molluschi e crostacei*, Venezia, 1951, plus au sud selon les autres) que commence l'aire d'*occhiata* [1] : Abruzzes : *occhiata*, Pouilles : *occhiata, acchiata, acchiatedde, jacchiàta uacchiàta*, Calabre *ucchiata*, etc. Le fait que *ukjata* est répandu dans la partie méridionale du territoire dalmate nous impose la conclusion que ce terme doit être rangé parmi les nombreux éléments que les parlers croates ont empruntés aux dialectes italiens centro-méridionaux. Quiconque connaît les très anciens rapports commerciaux et culturels entre ces deux rives opposées de l'Adriatique et qui a lu les pages persuasives que M. Giovanni Maver a consacrées à ce sujet [2], acceptera sans difficulté cette explication. Il ne s'agit donc pas d'un reste du parler roman prévénitien ce qui résulte de plusieurs faits et notamment de la palatalisation de *-l-* du groupe *-cl-* que le dalmate conserve sans palatalisation (cf. SITULA > *siglo sigal*, REW 7962, Skok *ZfrPh*, 36, 356 ; RETIACULUM > *ričaglo* REW 7257, FACULA > *fagla* [3]. *-l-* de *ukljata* ne doit pas être inter-

[1] cf. E. F. Cannaviello, *Omologazione delle voci dei mercati nazionali del pesce* dans *Bolletino di pesca...* II, 1936, fasc. V, pp. 31 et ss.

[2] *Intorno alla penetrazione del lessico italiano nel serbocroato della Dalmazia e dei territori vicini*, dans les *Atti del reale Istituto di scienze lettere ed arti*, vol. LXXXIV, 1924, 1925, pp. 749, et ss. ; v. aussi Skok, *ZfrPh*, 54, 484, ss.

[3] cf. maintenant mes *Contributions dalmates au REW*, parues dans *RLiR*, 21, 1957, 249 ss.

prété en faveur d'une conservation supposée de *-L-* latin car il ne s'agit là que d'une réaction štokavienne hypercorrecte qui a son centre dans la ville de Dubrovnik et qui cherche à réintroduire *-l-* dans les formes čakaves même là où cet *l* n'est nullement justifié (cf. *guljba* à côté de *gujba* > GUBIA, *RLiR*, 21, 1957, 261). Les points situés au nord et au sud de Dubrovnik ne connaissent que *ukjata* (Hodilje, Korita, Sudjuradj, Koločep, Mokošice, Mlini), forme qui correspond à merveille à l'ichtyonyme de l'Italie Méridionale. En outre, le dalmate conserve le groupe *-cl-* le plus souvent après en avoir sonorisé le premier élément comme on a pu le voir dans les exemples cités plus haut (*fagla*, *ricaglo*, *sigal*).

En conclusion, nous pouvons dire que *ukjata* « Oblata melanura C. V. » ne remonte ni au vénitien ni au dalmate, mais que nous nous trouvons encore une fois en face d'un emprunt aux dialectes de l'Italie Méridionale.

En ce qui concerne la forme la plus répandue *ušata* il est très malaisé d'expliquer son *-š-*. Skok (*Term.* 48) a cherché à l'expliquer par le besoin d'éviter l'homonymie entre *oćada* « regard amoureux » et le nom du poisson qui se serait alors transformé en * OSSEATA « poisson caractérisé par un grand nombre d'arêtes ». Nous pouvons accepter * OSSEATA comme base de *ušata*, mais l'explication par l'évitement d'homonymie se heurte à plusieurs difficultés dont la majeure est que *oćada* et *ušata* se trouvent à deux degrés chronologiquement différents. Il ne faut pas non plus perdre de vue que l'aire de *ušata* est trop étendue pour une dénomination due à la collision de deux homonymes d'ailleurs très distincts l'un de l'autre et appartenant à deux champs associatifs tout à fait différents. Ces deux expressions coexistent du reste sans risque de bissémie fâcheuse à Venise [1] et même en Dalmatie sur les quelques points où *oćada* est la dénomination courante d'oblade.

D'autre part, en faveur de * OSSEATA proposé par Skok parlent surtout les formes croates de *òšata* et de *òsata* (Mošćenica, Volosko, Baška nova, Bakar, Kukljica et les îles de Srakane et de Rava) dans lesquelles *o-* n'est pas passé à *u-* ce qui confirme que la voyelle initiale de ušata provient bien de *o-*, étant donné que le passage en sens inverse ne se produit pas dans les mots empruntés au latin.

Notons enfin que nous constatons presque les mêmes faits en Sicile. A côté de *occhiata*, *ucchiatta* formes palermitaines qui correspondent à notre *ukjata*, les ichtyologues notent la forme *ušata* [2] qui concorde avec le cr. *ušata*, *osata*. Puisqu'il ne nous est pas per-

[1] *Ochiâ*, *ochiada* « pesce di mare » et « sguardo », « adocchiamento » Boerio, *Diz. dial. ven*, [3], p. 446.

[2] Joubin.-Le Danois, Bertuccioli, Palombi-Santarelli.

mis de penser à un emprunt direct au sicilien, force nous est de conclure que *usata* (Sicile et Dalmatie) de même que l'*orbata* sarde et *doblada* espagnol ne sont que des déformations et des adaptations populaires du nom latin de ce poisson si fréquent sur toutes les côtes de la Méditerranée.

* * *

Dans le grand dictionnaire de la langue croate ou serbe de l'Académie de Zagreb (3, 241) nous lisons « *g o f*, Seriola Dumerilii RISSO, un poisson ; provient de l'it. goffo ».

L'identification du poisson est exacte : nous la devons à deux ichtyologues de marque, Kolombatović et Faber. Malheureusement l'étymologie est loin d'être acceptable. Il serait inconcevable de porter le nom de ce poisson qui ailleurs est désigné sous le nom de *falkunet* « petit faucon », *strijela* « flèche » et en italien même *ballerino* (Palombi-Santarelli, *o. c.*, p. 92) en connection avec l'it. *goffo* « gauche » « maladroit », « plump » (REW 3907, FEW 4, 305). Bien qu'il n'ait pas connu les caractéristiques du poisson, Skok (*Term.* 51) n'a pas donné dans cette inexactitude et avec beaucoup de réserve il écrivait : « il paraît que notre *gof*, de même que le bologn. *gofo*, repose sur le lat. GOBIUS et celui-ci sur le grec κωβιός » [1]. En ce qui regarde bologn. *gofo* « gobie » l'étymologie est déjà dans REW 3815, 3816 et elle est exacte. Pour notre *gof* il en va tout autrement. GOBIUS, il est vrai, a eu une très grande fortune dans les langues romanes, en dalmate entre autres, mais le cr. *gôf* « Seriola Dumerilii » n'a rien à voir avec la famille des Gobiidés parce qu'il désigne un grand poisson qui atteint jusqu'à 30 kg et 90 centimètres et, il faut le souligner, dont « le carni sono molto buone, sode, apprezzate » (Palombi-Santarelli). Le goujon, au contraire, n'est pas comestible, c'est une espèce sans aucune valeur, dont Ausone disait déjà « Gobius non major geminis sine pollice palmis » (*Mos.* V, 131) [2].

Donc, notre *gof* et GOBIUS < κωβιός ne désignent pas le même poisson et ne peuvent pas avoir la même origine. D'où provient alors *gof* « Seriola Dumerilii » ?

Cet ichtyonyme désignant les trois espèces de la famille des Carangidés (généralement Seriola Dumerilii et sur quelques points seulement Temnodon saltator C. V. et Lichia amia CUV.) recouvre d'une manière compacte et ininterrompue le chapelet d'îles allant

[1] Au sujet du passage du gr. κωβιός dans les langues romanes. cf. Wartburg. FEW, 4, 183.

[2] κωβιός (γωβιός) vit d'ailleurs de nos jours en Grèce avec le sens de « goujon » (Hépitès, 1, 841).

de Silba à Vis. Rares sont les points de la terre ferme qui le connaissent (Rogoznica, Sevid).

Or, en cherchant la provenance de n'importe quel nom de poisson, nous commençons toujours par scruter la nomenclature italienne, la vénitienne en premier lieu. L'aire de *gof* est constituée par les îles de la Dalmatie centrale et septentrionale et c'est surtout dans ce terrain que l'influence vénitienne a effacé avec le plus de force les traces de parlers qui lui ont précédé et que nous trouvons les éléments vénitiens le moins déformés. Les éléments grecs y sont plutôt rares. En outre, la structure phonétique de *gof*, son accent et *-o-* conservé vont à l'encontre d'un emprunt non vénitien. Mais les listes ichtyologiques italiennes (Palombi-Santarelli, Penso, Doderlein, Perugia, Marchesetti, Canestrini) et étrangères (Joubin-Le Danois, Caraffa) que nous avons minutieusement dépouillées ne font aucune mention d'une forme *gofo* que notre nom semble pourtant postuler.

En cherchant à établir l'étymologie, nous sommes pourtant amenés à nous tourner vers la Grèce. Ce n'est que là que nous pouvons trouver la forme qui constitue le point de départ du nom *gof*. A travers les étapes de l'histoire de cette langue on peut suivre le développement de la forme γόμφος et de ses dérivés en tant que noms de poissons. Le scoliaste d'Oppien (*Hal.* 1, 112, 111, 339) atteste γόμφος, γομφάριον et γοφάριον [1]. Le nom vit de nos jours en grec populaire sous la forme γουφάρι et continue à désigner soit la Seriola Dumerilii ou ses plus proches parents Temnodon saltator et Lichia amia [2]. Le sens primitif de γόμφος [3] « Pflock », « bolt » et sa correspondance parfaite avec les autres synonymes de Seriola cités plus haut (« faucon », « flèche ») ne laissent aucun doute quant à la justification de la métaphore. Il en ressort indubitablement que tout rapprochement γωβιός-*gof(o)* doit être définitivement écarté ; d'où qu'il vienne en Dalmatie, le nom *gof* en tant que désignation de Seriola Dumerilii tire son origine du gr. γόμφος.

Seulement, en établissant de la sorte l'étymologie de notre ichtyonyme, nous n'en avons pas pour autant fixé le point d'irradiation. A première vue *gof* ne semble pas provenir directement du

[1] cf. U. C. Bussemaker, *Scholia in Nicandrum et Oppianum*, Paris, 1849, p. 657 ; pour les glossaires v. d'Arcy Wentworth Thompson, *Glossary of Greek Fishes*, Londres, 1947, p. 50 et Sophocles, *Greek Lexicon*. p. 336.

[2] Les attestations abondent : Carus II, 673, Belloc, *Catalogue* ; cf. aussi H. A. Hoffman et D. S. Jordan, *A Catalogue of the fishes of Greece, with notes on the names now in use...* dans les *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 1892, p. 230-285 ; le turc *lüfer* « Temnodon saltator » (Nalbandoglu, *o. c.* p. 10) correspond au contraire à la variante λουφάρι (Hépitès, 2, 431).

[3] Boisacq[4], p. 153.

grec. S'il s'agissait d'un emprunt ancien il faudrait s'attendre à la dénasalisation dans le mot croate ; après dénasalisation nous aurions de γόμφος quelque chose comme *gûp ou *kûf (cf. ῥόμβος > *rub-ac* « Rhombus maximus »). Je suis porté à y croire parce que, à Rogoznica, village de pêcheurs sur la terre ferme, je note *góf* pour les adultes, tandis que les petits exemplaires de Seriola sont appelés *kûfar* (forme à *-l-* vocalisé). Il se pourrait bien que cette dernière forme soit issue d'un emprunt direct au gr. γομφάριον appuyé, bien entendu, sur *kùlaf* (gén. *kû(l)fa*) < *gr.* κόλπος qui a acquis en Dalmatie le sens de « pleine mer » REW 2059, cf. surtout B. E. Vidos *Storia delle parole marinaresche italiane*, Firenze, 1939, p. 248). Et, par surcroît, le reste de la côte sur les points où on est habitué de rencontrer l'élément grec, ce poisson porte effectivement un nom grec : celui de *ôrfan*, *ôrhan* provenant du grec ὄρφος, ὀφφώς [1]. Comme on peut le voir, une autre médiation s'impose. Nous avons de nouveau opté pour la vénitienne.

Bien que ce dialecte ne connaisse pas aujourd'hui la forme *gofo* pour Seriola Dumerilii, il l'a une fois connue. C'est ce que nous dit Boerio, dans son *Dizionario del dialetto veneziano* (III[e] ed. Venise, 1867). A la page 310 s. v. *gofo* on lit en effet :

« *gofo*, T. de Pesc. pesce di mare, buonissimo a mangiare, che pare « non indigeno nel nostro mare, e che si pesca per lo più in Levante « ed anche nella Dalmazia. Il suo colore è bigio, ed ha la pelle un « poco sagrinata con minutissime macchiette rossastre. »

La description de la couleur et de l'habitat correspondent parfaitement à notre poisson qui n'était pas fréquent dans les mers de Venise ; d'où la pauvreté de sa synonymie en vénitien et en italien en général. Qu'on jette un coup d'œil sur les listes de Palombi et de Santarelli (p. 91) et l'on verra que la Sicile à elle seule en compte plus que tout le reste du pays.

Nous pouvons, par conséquent conclure que le vén. *gofo* a été un emprunt direct au grec et que les îles de l'Adriatique centrale l'ont reçu des Vénitiens [2]. Le sud de la côte, où l'élément vénitien est moins abondant, a au contraire continué directement le nom grec.

Zagreb Vojmir Vinja.

[1] Boisacq, 4, p. 720, Je reviendrai à une autre occasion sur ces noms.

[2] L'île de Molat a même « un venezianismo crudo » : *gofo*.

L'ÉTAT DU VOCALISME DANS LE VEGLIOTE MOYEN ET MODERNE

I

Introduction

Les Romans en Dalmatie étaient unis jusqu'aux xe, xie et xiie siècles surtout dans les centres urbains et, par conséquent, dans la ville de Veglia. Le xiie siècle marque la fin de l'ancien vegliote. Par le terme d'ancien vegliote nous embrassons également les caractéristiques du latin vulgaire balkano-adriatique, car les documents et les faits phonétiques ne permettent pas une nette limite entre les résultats fournis par ces deux états linguistiques. Le moyen vegliote va du xiiie siècle au xviiie siècle. Le vegliote moderne se développe au cours du xviiie siècle embrassant tout le xixe siècle.

Le problème de la diphtongaison est intimement lié à ces trois couches différentes. Nous étudierons ici l'état du vocalisme dans le vegliote moyen et moderne, en donnant, au préalable, un tableau sommaire de l'état du vocalisme dans l'ancien vegliote.

L'analyse des voyelles dans les toponymes, les emprunts serbo-croates et les documents décelant chaque fois pour des raisons propres l'ancienneté des mots, nous montre que les voyelles latines ne se diphtonguaient pas dans un type déterminé du latin vulgaire (balkano-adriatique) ou dans les parlers romans anciens que rencontrèrent les Slaves sur le littoral adriatique oriental avant le xiie siècle. On sait que les mots empruntés aux Romans, au bord du Danube *(Kostol, turanj, račun)* décèlent le même type vocalique que les emprunts faits le long du littoral adriatique. Nous trouvons *o* pour *a* non seulement à *Kostol*, mais aussi à *Košljun* (Veglia), dans le nom commun *toverna*, etc. L'ancien résultat de *u* long passant à *i* (type : murus-mir) se retrouve non seulement dans Pile (Veglia et Raguse) où *i* représente l'ancien *u* provenant de *y* grec (pyle), mais aussi dans *Omišalj* de Veglia (Ad-musculum), dans *Sis* (sursum-susu) de Cres, dans *Palit* (paludem), de Rab, dans *Mirce* (Murus) de Veglia et de Brač, et pour élargir les comparaisons, dans *Mile* (Mutulu, v. Skok, Contributions Mélanges Hašovec, p. 312) d'Istrie. Si la voyelle *u* ne passe pas à *i*, elle garde sa forme monophtonguée originelle : *u*. Nous la retrouvons aussi

bien à Veglia (*Sus* de sursum-susu) qu'à Pag (*Postura*-pastura) et encore bien plus bas (Lokrum-acrumine).

Tous les traits phonétiques aussi bien des parlers slaves les plus anciens en Dalmatie que les traits du latin vulgaire (balkano-adriatique) et des premiers développements des parlers romans en Dalmatie trouvent leur confirmation dans les toponymes et dans les emprunts serbo-croates : restes de métathèse (Arbae-Rab, Carsus-Kras) ; prononciation vélaire des consonnes vélaires suivies d'une palatale (*girice*, *gire*) à Veglia et ailleurs en Dalmatie) ; passage de *tl* en *cl* (*Vetula-Vekla*, *Vikla*) ; la consonne *p* pour *f* latin (*Plomin*-Flanone, *ponistra*-finestra, *prikla*-frictula) etc. On peut en effet bien entrevoir l'état du phonétisme du latin balkano-adriatique et des premiers parlers romans en Dalmatie. On voit même quel résultat a donné l'ancienne diphtongue originelle latine : *au* (*Mauru*-Mavro, *lauru*-lovor). Mais on ne trouve nulle part les témoignages d'une diphtongaison qui aurait existé dans les parlers des Romans les plus anciens en Dalmatie, y compris l'ancien vegliote.

Les mots slaves aussi bien les toponymes que les noms communs, attestés à l'époque ancienne ne décèlent non plus aucune diphtongue. Ainsi dans Ch. S. P. (XIe s.)[1] qui est écrit en latin non classique, on peut reconnaître plusieurs toponymes et noms communs slaves ; mais aucun n'est caractérisé par une diphtongaison. Ainsi : *Bresteni*, *Jesenovo*, *Malcin*, *Kobiljak*, *Račnik*, *Žrnovica*, *Gomilje*, *Gruba*, *Milese*, *Dabravili*, *Naiesda* (pp. 252-255) ; *Hudalj*, *Kerna* (258), *Platichlebi*, *Raccana*, *Sovinna*, *Tilsta cossa* (259), *besuetje*, *bravaro*, *dvornico*, *mernico*, *banus*, *potoc*, *pristaldi*, *setnico*, *tepziza*, *iuppa*, *iuppanus* (293-294).

Aucune preuve ne nous étant fournie qu'il y eut à Veglia une autre situation quant à l'ancienne diphtongaison, il faut conclure que l'ancien vegliote ne connaissait pas de diphtongaison.

On pourrait même dire que c'est l'absence et non pas la présence de diphtongaison qui caractérise les anciens parlers romans en Dalmatie, y compris le vegliote.

Nous devons ici aussi admirer notre Maître regretté, P. Skok, qui croyait que tous les toponymes romans prévénitiens et sans diphtongue étaient des toponymes prévégliotes. Dans ses remarquables études sur les toponymes de Veglia (Archivio Glottologico Italiano, vol. XXI, XXIV, XXV), il dit au chapitre *Toponimi romanici preveglioti* (vol. XXV) : « *I toponomi di questo gruppo non contengono i dittonghi veglioti e sono ad ogni modo preveneti* ». On voit bien

[1] Chartulare Sancti Petri du XIe s.

que Skok considère les formes sans diphtongue bien plus anciennes que les formes avec diphtongue, en dépit de l'opinion répandue que toutes les monophtongues retrouvées dans le vegliote du XIXe siècle étaient des diphtongues à l'époque la plus ancienne.

II

L'état du vocalisme dans le moyen vegliote.

Le moyen vegliote prend consistance dans ses comparaisons avec le vegliote ancien (et les autres parlers romans anciens) et le vegliote du XIXe siècle. Nous parlons de son existence à cause de sa réalité au XIXe siècle : les autres parlers romans anciens ont disparu et le vegliote a pu être confirmé même au XIXe siècle.

Toutefois nous possédons quelques éléments qui peuvent nous indiquer qu'il s'agit plutôt du moyen vegliote que de l'ancien vegliote :

a) la conservation des groupes latins *on*, *an*, *am*.

b) la sonorisation des sourdes intervocaliques ;

c) les mots (toponymes ou autres) de provenance vénitienne (italienne ou roumaine).

Etant donné que la diphtongaison n'apparaissait pas dans les parlers romans anciens, on peut supposer que les mots vénitiens et roumains (la population parlant roumain n'est pas arrivée à Veglia avant le XVe siècle) suivront la phase appartenant ou bien au moyen vegliote ou au vegliote moderne. Les toponymes slaves qui contiennent dans le vegliote moderne une diphtongue : *Gomaila*, *Malainska* et sonnent, par contre, dans la bouche slave avec une monophtongue (Gomila, Malinska), peuvent également provenir du moyen vegliote ou du vegliote moderne.

d) la diphtongaison partielle et l'absence de cette diphtongaison partielle dans la deuxième phase du moyen vegliote.

Le phénomène de diphtongaison a une double valeur pour le moyen vegliote : Il montre que les parlers romans, encore vivants dans les centres urbains jusqu'au XIIe siècle, avaient tendance à changer les voyelles. Quelques restes du roman ragusain ont en effet laissé la trace du changement de *a* en *e* (pane-pen) ; on retrouve le même phénomène dans Ch. S. P. (Jeroslavo pour Jaroslavo). Même les emprunts serbo-croates le ressentent : *kesten* (de castanea). Il s'ensuit que les parlers romans entraient bien dans une nouvelle phase, quant aux voyelles, après le XIIe siècle.

Comme nous connaissons les traits phonétiques des anciens parlers romans, et par là du vegliote ancien aussi, et que nous connaissons l'ensemble du vegliote du XIXe siècle, il nous est en effet possible, en tenant compte des faits historiques entre le XIIe et le XVIIIe siècle — d'essayer de décrire, du point de vue de la diphtongaison — le moyen vegliote.

Les toponymes de Veglia seront cette fois-ci la source la plus sûre et presque unique.

1. *Les voyelles qui se diphtonguent dans le moyen vegliote.*

A. *La voyelle e fermé en syllabe libre.*

Exemples : *Kanajt* (cannetum), *Kuricajt* (kruša-etum, v. Skok, AGI, XXIV, p. 30) *Kusajt* (kuš-etum, ibid.), *Bucaj*, *Bazaite* (bosetum, ibid. p. 50), *Bruškaj* (brusum-etum, id. XXI, 100), *Muraj*, *Moraï*) moretum, v. B. II, p. 335)[1].

Certains de ces toponymes se rencontrent sous forme monophtonguée (Caneti, Bruskal). *Bruškajt* a été retrouvé à Rab (à proximité de Veglia) sous forme monophtonguée *Bruškit.* Le document qui présente la forme diphtonguée la plus ancienne est de 1419 : *Canayti.* Mais il est écrit dans le même document aussi : *Caneti.* Les autres formes diphtonguées sont tirées de documents allant de 1440 (Kusajt) au XVIIe siècle et elles sont conservées aujourd'hui sous forme diphtonguée.

Les monophtongues provenant de *e* fermé dans les autres aires dalmates, les variantes diphtonguées et monophtonguées dans les documents du XVe siècle (Kanayti, caneti), nous ont fait conclure que la monophtongue caractérise l'ancien vegliote et la diphtongue le moyen vegliote.

Que la diphtongue vegliote provenant de *e* fermé en syllabe libre ait dû se produire assez tôt après le XIIe siècle, on le voit aux graphies telles que *tapeido* (Raguse, 1378 ; de tapetum, v. B. II, p. 275) et de la diphtongaison parallèle de i long (v. plus bas).

B. *La voyelle i longue en position libre.*

Exemples : *Kakarajne* (cicer-ina, v. Skok, AGI XXIV, p. 447), *Spaina*, *Spejna* (spina, Skok, ibid. 46), *Kalsolaj* (calle-solina, v. ibid. 23), *Pornaibo* (proclivium, ibid. 38-39), *Gamayla* (sl. gomila), *Valdavait*, *Valdaveit*, (Skok ibid. 47 où il le relie à Vitus), *Prisaika* (du sl. preseka, prisika, id. ibid. XXV, p. 118-119), *Maili* (du sl. Milo, ibid. p. 118).

De même que pour e fermé — et même davantage — les variantes monophtonguées et diphtonguées partant de *i* long latin sont nombreuses : *Petri de Milla* (1317), *Nicolo Mailo* (1626), *Chichirene*,

[1] B : *M. Bartoli*, *Das Dalmatische*, I, II.

Chichirine (1488, 1540, 1580), *Chechereine* (1683), *Pornaybo* (1323), *Pernibǫ* (1579). Les raisons que nous avons avancées pour *e* fermé et qui tendaient à démontrer l'antériorité de la monophtongue, sont également valables pour les résultats d'abord monophtongués et ensuite diphtongués de *i* long en position libre. Notons en plus que les Slaves prononcent avec la monophtongue : *Gomila, Melska* ; par contre ils prononcent *Spejna, Spejine* à la différence des pêcheurs vegliotes (v. Skok, ibid. xxiv, p. 46) qui connaissaient uniquement la monophtongue : *(Spena)*.

Cette discordance entre la prononciation slave et vegliote provient de la raison suivante :

— la diphtongaison s'est effectuée très tôt dans le moyen vegliote. On peut le conclure sur la base de documents écrits en latin non classique et qui donnent même pour les mots slaves des formes diphtonguées : *i-ei, ai* : Exemples : Daneico, (slav. Daniko), *Dobreina, Dobraina, Chaleinna, Chalainna, Urseinna, Ursainna, Jurainna* (v. B. II, p. 338) Ensuite : *sclavaina* (v. id. ibid.). Les Slaves ayant repris déjà dans la première phase du moyen vegliote les toponymes (*Spina*)-*Speina, Spaina* avec diphtongue, ont transposé cette diphtongue dans leur système phonétique : *Spejna, Spejine.* Par contre, les pêcheurs vegliotes ayant subi dans leur parler, après le xve siècle, une grande influence vénitienne, ont vénitianisé la diphtongue antérieure et sous cette influence le toponyme a pris la forme monophtonguée *Spena.* Cette transformation a dû se produire — comme il ressort de nos analyses — dans la deuxième phase du moyen vegliote.

Il s'ensuit que la diphtongaison de *i* long s'est effectuée dans la première phase du moyen vegliote.

C. *La voyelle o fermé en syllabe libre.*

Nous avons une diphtongue dans *Moskataur, Moskata* (*o*) *ur* (de morsicatore ; v. Skok AGI, xxv, 127, B. II, pp. 156, 225), *Prementour* (a. 1709).

Ces toponymes sont attestés aussi sous forme monophtonguée, ainsi que tant d'autres contenant *o* fermé en latin vulgaire ; voilà pourquoi nous avons dit que l'ancien vegliote ne diphtonguait pas *o* fermé.

D. *La voyelle u long en syllabe libre.*

Exemples : *Braut* (*Brajutovci*) de Brutus, v. Skok, AGI, xxi, p. 99).

Nous avons aussi la forme monophtonguée de *Brutus* : Brut. Les exemples avec la monophtongue *(i, u)* et qui proviennent d'*u* long latin sont nombreux. Les formes monophtonguées appartiennent à l'état le plus ancien des parlers romans en

Dalmatie. Une hypothèse qui soutiendrait que seule la monophtongue *i* est le résultat le plus ancien dans les parlers romans, aurait des chances d'être vraie Dans ce cas, le moyen vegliote aurait deux résultats provenant de *u* long : la monophtongue *u* (ex. *Sus*), et la diphtongue *au*. Mais Skok voit dans les différents résultats de *u* long (c'est-à-dire : *i*, *u*) des traits particuliers de différents parlers romans. Cette opinion nous paraît plus probable.

Nous croyons donc que les monophtongues *i*, *u* provenant de *u* long latin caractérisaient l'ancien vegliote ainsi que les autres parlers romans anciens: *i* serait à la fois le résultat le plus vieux et provenant de la phase du latin vulgaire balkanique. Par contre, la diphtongue *au*, provenant de *u* long caractériserait le moyen vegliote.

A la fin de l'analyse de *e* fermé, *o* fermé, *i* long et *u* long, dans le moyen vegliote, il faut souligner que ces voyelles diphtonguaient dans le moyen vegliote uniquement en syllabe libre. Il n'y a pas d'exemples de leur diphtongaison en syllabe entravée.

Dans le groupe de ces quatre voyelles (qui diphtonguaient dans le moyen vegliote en syllabe libre), on voit que la série palatale (*e i*) offre plus d'exemples et de documentation indirectes (documents) que la série vélaire (*o*, *u*). La diphtongaison de *e* fermé et de *i* long a dû avoir lieu à l'époque la plus ancienne du moyen vegliote et elle représenterait probablement le développement qu'ont eu les autres parlers romans continuant à exister après le XIIe siècle.

La phase du moyen vegliote où le *e* fermé et *i* long se diphtonguaient, a dû finir vers le XVe siècle. En effet certains toponymes, après avoir été attestés sous forme diphtonguée *(Pornaiba, Speina)* se retrouvent avec la forme monophtonguée après le XVIIe siècle *(Porniba, Spena)*. Ensuite les noms italiens (vénitiens) et les mots roumains fournissant les toponymes à Veglia contiennent uniquement des monophtongues, jamais de diphtongues (exception faite pour *Bonmartain* qui est tout à fait le trait du vegliote moderne). Les toponymes de provenance italienne et roumaine apparaissent à partir du XVIe siècle. Ainsi nous avons : *Beretin* (1661 ; de Beretino) *Bonmartin*, *Bonmartinovich* (1668, de Bonmartini), *Botisine* (1590), *Butižine* (de Bottesini), *La Franchina* (1672), *Stan Maružin* (de Morosini), *Ponta Galetto* (du nom Gallo-etto), *Fareča* (du roumain *ferece* provenant du latin *filicem*, *felecem*, Skok, AGI, § 184), *Pare* (du roum. para-lat. pira, pera, v. Skok AGI § 178).

La raison en est assez simple : à l'époque où les Vénitiens (Italiens) et les gens parlant roumain pouvaient fournir une source lexicologique au vegliote (à partir du XVIe siècle), le vegliote était parlé par des gens qui communiquaient avec leur entourage en slave ou

en vénitien. Les emprunts vegliotes entraient donc à partir du xve siècle sous des formes contenues dans les parlers prêteurs. Ces parlers prêteurs n'ayant pas eu de diphtongues entre le xve siècle et le xviiie siècle, la diphtongaison productive des voyelles *e* fermé, *i* long (ainsi que *o* fermé et *u* long, v. plus bas) s'est arrêtée entre le xve et le xviiie siècle.

Bien que nous ayons moins d'attestations de diphtongaison de *o* fermé et *u* long dans le moyen vegliote, plusieurs raisons nous font penser que s'ils n'ont pas diphtongué aussi tôt que *e* fermé et *i* long, en tout cas la diphtongaison s'est effectuée avant la deuxième phase du moyen vegliote (xve siècle). Les raisons sont les suivantes :

1. les voyelles *o* fermé et *u* long se rangent dans le groupe des voyelles fermées ; ainsi que la phonétique historique nous l'enseigne, très souvent *o* fermé suit le même développement que *e* fermé, et la voyelle *u* suit celui de *i*.

2. nous trouvons dans le vegliote moderne la diphtongaison générale de *o* fermé et de *u* long en position libre. Elle n'a pas pu se produire au xviiie et au xixe siècle, car à cette époque-là le vegliote parlé par un groupe extrêmement restreint et en tant que langue secondaire, n'a pas pu changer de système vocalique et transformer de lui-même les monophtongues en diphtongues. Le vénitien et les parlers slaves ne connaissaient pas d'autre part au xviie et au début du xviiie siècle la diphtongaison, pour pouvoir l'imposer au vegliote.

Pourtant nous trouvons la diphtongaison de *o* fermé presque exclusive dans le matériel du vegliote rassemblé au xixe siècle. Ainsi la diphtongue *au* apparaît toujours dans le mot *krauk* (crucem), même dans le matériel des "épigones". Une seule fois il apparaît sous la forme de *krok*. Il en est de même pour le mot *jaura* (ora).

3. l'influence čakavienne (slave) qui a agi sur le vegliote moderne a agi directement et sous la forme de ses propres diphtongues. Comme nous le verrons plus tard, elle a exercé une influence sur les anciens *e* et *o* ouverts en position entravée, qui étaient au fond les seuls *e* et *o* qui sont restés au vegliote au xviiie siècle. Les anciens *o* fermé et *u* long ne pouvaient pas diphtonguer à l'époque moderne sous l'influence slave (čakavienne) car la diphtongaison vegliote se produisait en syllabe libre alors que la diphtongaison čakavienne s'effectue avant tout en syllabe entravée.

Nous concluons donc que *o* fermé et *u* long se sont diphtongués dans le vegliote moyen comme *e* fermé et *i* long. Et c'est cette diphtongaison du moyen vegliote qui s'est conservée dans le fond lexicologique jusqu'aux temps modernes, c'est-à-dire jusqu'au vegliote moderne. Evidemment elle ne fut plus productive après le xv^e^

siècle et c'est ce qui explique un certain nombre de monophtongues provenant de *e* fermé et de *o* fermé qu'on retrouve dans le matériel du vegliote rassemblé au XIXe siècle. Ainsi dans le matériel de Zonca nous trouvons les formes monophtonguées suivantes : *sara* (de sera), *coresma* (quadragesima), *bar* (bibere), *sinor* (seniorem), *nu* (nudu). Voilà pourquoi les toponymes de provenance italienne et roumaine ne connaîtront pas de diphtongues : *Pazditor* (du sl. pazditi + roum. — itor; v. Skok, AGI, § 179).

2. *Les voyelles qui ne se diphtonguent pas dans le moyen vegliote.*

A. *Les voyelles : e ouvert, o ouvert en syllabe libre et entravée.*

Exemples : *Pizul*, *Pizola* (puteolu). *Kampeje*, *Kampeji* (Campuellus), *Kantelji* (campit-ellu, Skok, AGI XXIV, 24), *Puntale* (ponteellu), *Valdament*(... ment, Mencus, Skok, AGI, XXIV, 47).

Ces mots repris par les Slaves, ne peuvent pas provenir d'une époque antérieure au XIe, XIIe siècle : nous avons la sonorisation intervocalique dans *Pizul* (puteolu), alors que les groupes *en*, *on*, restent intacts (Puntale, Kantelji, etc.).

Bien qu'appartenant au moyen vegliote les anciens *e* ouverts, *o* ouverts ne diphtonguent ni en syllabe libre ni en syllabe entravée.

Pourtant il y a plusieurs toponymes où le suffixe *-ellus* a donné *ial*, *el*, *al* avec la consonne précédente mouillée. Il s'agirait donc du passage de *e* ouvert entravé en diphtongue *ie*, *ia* : *Fontaniale* (fontana-ella, v. Skok, AGI, XXI, p. 9), *Fruščele* (frustum-ellu, ibid. 104), *Guržali* (gurgelli, ibid, XXIV, 22), *Krasnjale* (kras-ellu, id. ibid. 29), *Munćel* (monticellus), *Munćal* (monticellu), *Porćal* (portellus, Skok, ibid. 43)[1]. Si l'on regarde attentivement cette diphtongaison, on se rend compte qu'elle se réalise devant la consonne *l* ; donc dans une situation bien déterminée et qui ne peut, par conséquent, pas servir d'argument pour une diphtongaison générale de *e* ouvert en syllabe entravée. On connaît, dans le domaine des langues romanes de nombreux cas d'influence des consonnes *l* (et *r*) sur les voyelles précédentes qui peuvent même se diphtonguer dans une telle condition. Ainsi en béarnais : *biel* (vila), *piela* (pila).

Il faut également dire que la palatalisation dans les mots serbo-croates (toponymes ou noms communs) peut se produire sans qu'il y ait eu dans le roman au préalable une condition portant à la palatalisation de la consonne : *košulja* (casulla), *Poljudi* (palude, v. Skok, ZfrPh IV, 449-450).

On a avancé ensuite l'idée (v. B. II, p. 333) que les mots ragusains suivants seraient reliés à la diphtongaison du vegliote ou d'un parler

[1] La conservation des groupes *an*, *un* montre que ces mots appartiennent au moyen vegliote ; l'absence de l'élément vélaire dans le groupe *c-e* montre également qu'il s'agit d'un vegliote moyen assez avancé.

roman similaire : *lukjerna* (lucerna), *kjerna* (acerna), *pijerka* (perca), *kupjerta* (coperta), *mjerla* (merla), *naukijer* (naucleros), *šijerlica* (sphaerula), *ofjerta* (offerta), *podumjenat* (fundamentum), *puncjela* (pulcella).

En dehors du fait que cette diphtongaison se trouve devant *l*, *r* (une fois devant *n*), et est donc bien conditionnée, on ne peut même pas traiter ces formes comme diphtongues provenant de *e* ouvert : en effet le parler ragusain est connu par sa tendance à introduire *ije*, *je* à la place de *e* sans raison historique (mais une est bien connue: le passage du « jat » en *ije*, *je*). On appelle ce phénomène hyperjekavisation. Les autres parlers et dialectes serbo-croates connaissent également ce phénomène qui est, par conséquent, un trait slave sans rapport avec les parlers romans.

Ainsi *poterion* avec *e* long donne normalement *putir* (à Susak à proximité de Veglia *pitir*) et est richement attesté en Dalmatie. Mais en Crna Gora (Montenegro) on trouve la forme *putijer* (Skok, Zfr Ph IV, 489) sans aucune raison historique ni slave, ni éventuellement romane (il s'agit de *e* fermé). A Raguse le mot *prodese*, avec *e* long (*e* fermé), donne *ije* pour les mêmes raisons d'hyperjekavisation : *prudijes* (v. Skok, RPt, p. 122).

Dans la région de Boka, Skok cite les mots suivants contenant la diphtongue *ia* qui serait provenue de *e* ouvert : *čarma* (termus) *gljara* (gerula), *kurjal* (cevellus), *djarra* (derrus), *lumbijao*, *ljublaj*, *ljubljen*, *lubjan*, *ljubljo*, *ljubljav*, *ljumbljav* (de lupellus), *čabra čavra* (cephalus) (v. Skok ZfrPh IV, pp. 472-473)[1].

La plupart de ces mots y compris *Criapis* (v. la note) contient *r* dans le voisinage de *e* ouvert (v. Skok, Lek. st. 34-37). Ensuite Kotor aussi bien que Raguse connaît l'hyperjekavisation (v. Skok, ibid., p. 35). La forme *Bokijel* (Bokelj) le prouve entre autres.

Il n'y a donc pas de preuve pour une diphtongaison de *e* ouvert, *o* ouvert dans le moyen vegliote.

Il est significatif pour ce problème que même dans le vegliote moderne les mots le plus anciennement attestés et surtout le matériel de *Cubich* gardent plus d'une fois les monophtongues *e*, *o* en syllabe entravée : *sapto* (septem), *novembre*, *septembre*, *vedel* (vitellu), *poplo* (populu). On peut dire que ces quelques exemples représentent phonétiquement l'ancien vegliote et le moyen vegliote : *sapte*, représenterait le stade ancien (l'ancien vegliote), *novembre*, *septembre* la première phase du moyen vegliote, et *vedel* (vitellu), avec sa sonorisation intervocalique, la deuxième phase du moyen vegliote. Aucune

[1] Skok rapporte que la forme in *Criapis* (crepa) est attestée dans les documents de Kotor en 1419, 1436, 1550, à côté de la forme *Crepis* attestée en 1338.

de ces couches n'a diphtongué les *e* et les *o* ouverts dans les mots cités.

Le cas de *somnus* est particulièrement intéressant : *Cubich* l'a noté sous forme de monophtongue : *samno* (v. B. II, p. 134), alors que *Udina-Burbur* représentant le vegliote le plus moderne, (et connu par ses diphtongaisons) l'a transmis sous forme diphtonguée : *saun* (v. B. II, §. 44).

D'autres matériaux aussi, y compris ceux d'*Udina-Burbur* nous ont laissé les *e*, *o* ouverts en syllabe entravée sous forme monophtonguée : *safte* (septem), *bila* (bella), *kurente*, *jomno* (ominem : Ce mot est attesté uniquement sous la forme monophtonguée), *punastra* (finestra), *bel* (bellu), *učul* (avicellu), *tara* (terra).

Les diphtongues *ia*, *ua* provenant de *e*, *o* ouvert en syllabe libre et attestées dans les mots communs du vegliote moderne, ne doivent donc pas provenir de date ancienne et peuvent difficilement être le résultat du développement interne endogène du vegliote plus ancien.

Une comparaison entre les deux résultats du mot *merula* est significative. Comme toponyme, le mot a gardé la monophtongue : *Merlo*, *Mirlo*, *Mirlovica* ; par contre, le mot commun du vegliote moderne contient la diphtongue : *miarla* (v. Skok, o. c. vol. XXIV, p. 35). Les toponymes et ses formes monophtonguées sont attestées (1696, 1615) plusieurs siècles avant que le mot *miarla* ait été retrouvé dans le vegliote moderne. Il faut donc dire que le moyen vegliote ne diphtonguait les *e* et les *o* ouverts ni en syllabe entravée ni en syllabe libre.

F. *La voyelle a en syllabe libre et entravée.*

Exemples : *Pluj*, *Ploj* (plagiu), *Bud* (sl. bad), *Valunta* (vallata), *Komp*[1] (campus), *Kimp* (campi). *Valdemork* (... Marcus).

La voyelle *u* qui est un des trois résultats de *a (a, u, o)* du vegliote avant le vegliote moderne, peut, croyons-nous, être située dans le moyen vegliote.

Le changement de *a* en *u* a dû se produire dans la première phase du moyen vegliote, la deuxième phase, où l'on voit le fond lexicologique italien et roumain, gardant la voyelle originaire : *Vidalje*, *Vidaj* (Vidal, 1443 ; du nom *Vitali*, *Vidali*), *Secara* (roum. sacara, v. Skok, § 183), *Sadure* (sl. sad et roum. -ure, v. Skok, § 181), *Dolac*

[1] La forme *Komp* pourrait déjà être due à l'influence čakavienne (v. p. 37-38). A Rab nous avons : *Kampor* et à Pag *Škamica* (scamnum), les deux mots se situant du point de vue de la phonétique historique slave dans le moyen vegliote.

od bate (du roum. balta, Skok, § 171), *Salumparte* (roum. sare in parte ; v. Skok, § 182).

On peut donc conclure que la voyelle *a* ne se diphtonguait dans le moyen vegliote ni en syllabe libre ni en syllabe entravée.

Nous pourrions également citer quelques emprunts serbo-croates provenant de l'époque du moyen vegliote et qui gardent *a : Kampor, gambor etc.*

Les résultats de *a* en syllabe libre ou entravée dans le moyen vegliote sont : *u*, *o*. Le résultat *u*, date, nous l'avons déjà dit, de la phase la plus ancienne du moyen vegliote et qui est probablement précédé de la monophtongue *a*. Le résultat *o* (v. p. 37-38) -Kompsera une forme plus récente dans le moyen vegliote touchant déjà le vegliote moderne.

L'analyse des monophtongues et des diphtongues dans le moyen vegliote nous a montré une diphtongaison partielle dans la première phase du moyen vegliote. En effet, il n'y a que *e* fermé, *o* fermé, *i* long, et *u* long qui diphtonguent. Une condition doit être remplie : la syllabe libre. Dans la syllabe entravée ces voyelles ne diphtonguent pas. Les autres voyelles : *e* ouvert, *o* ouvert et *a* ne diphtonguent ni en syllabe libre ni en syllabe entravée.

L'étude de l'ancien vegliote et du moyen vegliote que nous avons menée jusqu'ici nous montre un tableau de la diphtongaison bien différent de celui que nous retrouvons dans le matériel du vegliote rassemblé au XIXe siècle et que nous définissons comme vegliote moderne.

La phase ancienne (VIIe-XIIe siècle) montrait un vegliote plus ou moins uni avec le latin vulgaire balkanique et surtout avec les autres parlers romans anciens en Dalmatie, connus sous un nom commun « l'ancien dalmate ».

Le moyen vegliote continue l'ancien vegliote et survécut à beaucoup d'autres parlers romans de Zara et de Split. Il montre dans sa première phase un trait inconnu dans le latin vulgaire balkanique et dans les anciens parlers romans en Dalmatie, y compris l'ancien vegliote : c'est la diphtongaison. Cette diphtongaison n'a pas laissé de traces dans les emprunts serbo-croates : preuve qu'elle fut effectuée après que les Slaves eurent pris les mots romans dont ils avaient besoin ou qui s'imposaient d'eux-mêmes dans la symbiose slavo-romane (par ex. les toponymes, les noms propres, les dénominations de poissons etc.). C'est la preuve à la fois que le vegliote a diphtongué une partie de ses voyelles à l'époque où il a commencé à vivre dans un domaine restreint, mais où il a été toujours vivant en

tant que langue romane. Cette époque qui a commencé après le XIIe siècle n'a pas trop duré. De cette diphtongaison typiquement romane, c'est-à-dire effectuée en syllabe libre, il n'est resté qu'un ensemble de mots qui s'est transmis de génération en génération, sans que les siècles postérieurs au XVe siècle aient pu enrichir cette diphtongaison partielle, mais romane, du moyen vegliote. Les mots provenant du vénitien (italien), du roumain, du slave et fournissant les toponymes, sont toujours sans diphtongue. La deuxième phase du moyen vegliote est donc caractérisée par la monophtongaison, car le moyen vegliote n'a pu, après le XVe siècle, se développer de lui-même.

III

L'état du vocalisme dans le vegliote moderne

Les sources du vegliote moderne sont très riches. Pour l'ancien vegliote et le moyen vegliote nous n'avons guère eu que des sources indirectes (toponymes, mots d'emprunts serbo-croates et documents écrits). La langue vivante nous a fait défaut et nous n'avons pas pu nous aider dans notre analyse des noms communs.

Pour le vegliote moderne et les problèmes de diphtongaison qu'il pose, nous nous servirons surtout des noms communs. Le matériel rassemblé au XIXe siècle est vaste et offre une documentation suffisante pour qu'on puisse décrire l'état vocalique du vegliote moderne.

L'étude de la diphtongaison de l'ancien vegliote et du moyen vegliote faite jusqu'ici nous fera éviter les suppositions problématiques et les difficultés inexistantes.

Les diphtongues du vegliote moderne provenant de *e* ouvert, *o* ouvert, en syllabe entravée et documentée surtout dans le livre de Bartoli *Das Dalmatische* ne peuvent provenir de l'ancien vegliote ni du moyen vegliote pour les raisons suivantes :

a) les toponymes ne le supposent pas,

b) les emprunts serbo-croates ne l'indiquent pas,

c) les noms communs vegliotes attestés plus anciennement conservent des formes monophtonguées,

d) la structure vegliote laisse percevoir la tendance à la diphtongaison uniquement en syllabe libre (cf. la diphtongaison des voyelles fermées *e*, *o*, et des *i*, *u* longs attestées dans tous les types de mots uniquement en syllabe libre).

On peut en conclure que les diphtongues retrouvées dans le vegliote moderne (on ne connaît au fond que le vegliote moderne,

c'est-à-dire de l'époque située entre 1840 et 1900) et qui résultent de *e* ouvert et *o* ouvert en syllabe entravée doivent provenir d'autres sources que le vegliote ancien.

Les diphtongues du vegliote moderne provenant de *a* en syllabe libre et entravée ne peuvent pas non plus être retrouvées dans le vegliote plus ancien (l'ancien vegliote et le moyen vegliote) : les toponymes, les emprunts serbo-croates sont loin de confirmer l'hypothèse de l'ancienneté d'une telle diphtongaison. En plus la diphtongaison de *a* en syllabe entravée sort du système des phases plus anciennes du vegliote.

Il faut donc étudier deux grands problèmes :

1. la diphtongaison de *e* ouvert, *o* ouvert en syllabe entravée et de *a* en syllabe libre et entravée.

2. la tendance d'une diphtongaison générale dans le vegliote moderne, ou mieux le plus moderne, si l'on peut définir ainsi le vegliote moderne attesté par *Udina-Burbur*.

Nous abordons donc la diphtongaison du vegliote moderne en étudiant les problèmes qui existent réellement.

Il reste à expliquer pour le vegliote moderne surtout : *a*) les diphtongues, *ia*, *wa* (ua) provenant des anciens *e* ouvert et *o* ouvert en syllabe entravée ; *b*) les diphtongues *uo*, *ua*, correspondant à la voyelle *a* en syllabe libre et entravée.

Nous en sommes ainsi arrivé à discuter systématiquement des raisons qui ont amené la diphtongaison dans le vegliote moderne de *e* ouvert, *o* ouvert en syllabe entravée et de *a* en syllabe libre et entravée.

Les sources directes (le vegliote moderne) et les sources indirectes (les toponymes, les emprunts serbo-croates) ne peuvent aucunement nous expliquer la diphtongaison de *e* ouvert, *o* ouvert en syllabe entravée et de *a* en deux positions.

Pour expliquer la diphtongaison de *e* ouvert et de *o* ouvert en syllabe entravée et de *a* long en deux positions, il faut recourir à l'histoire.

Qu'on nous permette de souligner quelques faits.

Les parlers romans ont été coincés de tous côtés par les masses slaves dès le VIIe siècle ; les parlers romans plus récents (le vénitien et ses variantes) ont achevé d'anéantir les anciens parlers romans et par leur prestige et par leur emploi à côté du slave. Les parlers romans modernes (vénitien et ses variantes) ont été le langage de l'administration, du pouvoir public, des nouveaux arrivés en territoire slave ; les parlers slaves par contre étaient le langage des masses, le langage des subordonnés à la puissance de Venise. Le parler roman ou les parlers romans ont été parlés à partir du XIe,

XIIe siècle par des paysans et des pêcheurs, donc par la classe sociale qui parlait aussi, et surtout le slave. La grande masse slave, employant les parlers slaves, a absorbé par là-même les anciens parlers romans. Les sujets parlant les anciens parlers romans extrêmement peu nombreux après le XVe siècle, ont été obligés de se servir de la langue slave ou du vénitien pour subsister. Ils ne pouvaient plus employer uniquement les anciens parlers romans.

En effet, si l'on observe attentivement les derniers témoins du vegliote, on se rend compte qu'aucun ne parlait le vegliote en tant que langue maternelle. Les parlers slaves, depuis de longs siècles dominaient la zone du Quarnero, où se trouve Veglia. Les parlers slaves devaient exercer leur influence sur les parlers romans : on sait, par exemple, que le parler slave de *Ponte* (à deux pas de la ville de Veglia) contient certains traits retrouvés dans le vegliote moderne.

Nous voilà donc arrivé à de nouvelles sources des faits linguistiques du vegliote moderne : ces nouvelles sources sont des parlers čakaviens parlés par les masses slaves dans l'archipel du Quarnero où se trouve l'île de Veglia elle-même. Les mêmes traits seront retrouvés dans d'autres parlers čakaviens ce qui prouve encore davantage que c'est le phonétisme slave čakavien qui a pu influencer l'état moderne du vegliote — le seul vegliote que nous connaissions sur la base de recherches scientifiques et de matériaux linguistiques d'ensemble.

Nous allons maintenant exposer les faits linguistiques čakaviens qui montreront que les diphtongues provenant de *e* ouvert, de *o* ouvert en syllabe entravée et de *a* en syllabe libre et entravée pourraient être de provenance čakavienne (slave).

Voici d'abord des exemples čakaviens tirés de l'archipel du Quarnero où se trouve Veglia :

a) la voyelle *e* donne en čakavien *ie* en syllabe entravée : *marienda*, *cimient*, *ofiendit*, *piet* (Susak, voisinage immédiat de l'île de Veglia) ; *koniestrica* (Ilovik), *funiestra* (Lussin Piccolo), *miendula*, *viesta*, *grien* (Ćunski), *žien* (Sv. Jakov), *kaštiel* (Nerezine), *zienski* (Sveti Petar), *zvolien* (Lussin Grande), *riest* (Lussin Grande e Lussin Piccolo), *riekli* (Unije).

Voici maintenant des exemples de diphtongues *ie* provenant de *e* en syllabe entravée dans les autres aires čakaviennes de Dalmatie : *žiensko*, *piet* (Bol ; Brač-Brazza), *šiest* (Hvar-Lesina, Ugljan) *vesjelje* (Ugljan).

b) la voyelle *o* en syllabe entravée donne en čakavien *uo*.

D'abord des exemples tirés de l'archipel du Quarnero : *facuol*, *suol* (Susak), *vuol*, *divuojka*, *popuolne*, *nuohti* (Lussin Grande), *facuol*,

muostir (Ilovik), *puoj*, *kuos* (Lussin Piccolo), *smuokva*, *Osuor* (Ćunski) *kuoltra*, *duol* (Unije), *mijuor*, *duolčić* (Sveti Jakov), *onuoh*, *mijuor* (Nerezine). Ensuite ailleurs en Dalmatie : *bruod*, *kuonj*, *muoj*, *uon*, *uov*, *duojden* (Hvar, Bol), *hrabruost* (Kali).

Il est à noter que les mêmes parlers čakaviens qui diphtonguent *e*, *o* en *ie*, *uo* en syllabe entravée gardent la monophtongue en syllabe libre. Ainsi l'alternance vocalique caractérise les différentes qualités des syllabes du même mot : *tepal* (adj. masc. : *tiepla* (fém.) ; *dobar* (masc. forme ind.) : *duobri* (forme déf. du même adj.) ; *debela* (fém.) : *debiel* (masc.) ; *noći* : *nuoć* (gén. et nom. du même nom) ; *soli* : *suol* (gén. et nom.) ; *plela* : *pliest* (part. passé et inf.) ; *nohat* : *nuohti* (n. sing. et nom. pl.).

On se rend compte que le système čakavien diphtongue surtout les voyelles en syllabe entravée.

Il est facile d'observer une différence nette de formation de diphtongue entre les parlers čakaviens et le moyen vegliote reconstruit. Le moyen vegliote diphtonguait les voyelles fermées *e*, *o* et les voyelles longues *i*, *u* en syllabe libre ; on ne trouve pas d'indice de diphtongaison de ces voyelles en syllabe entravée. Pour ce qui est des voyelles ouvertes *e*, *o*, il n'y a pas de preuves pour leur diphtongaison avant le vegliote moderne ni en syllabe libre ni en syllabe entravée.

Si donc nous trouvons dans le vegliote moderne la diphtongaison de *e* ouvert et de *o* ouvert en syllabe entravée, il faut conclure qu'elle est due à l'influence du phonétisme čakavien qui diphtongue justement *e*, *o* en syllabe entravée et laisse la monophtongue en syllabe libre. L'analyse historique du sort des parlers romans que nous avons déjà faite, ne fait que corroborer cette affirmation d'ordre linguistique.

C. *La diphtongaison de a en syllabe libre et entravée, en čakavien.*

Voici des exemples de l'archipel du Quarnero. Tout d'abord du village de Ponte (à deux pas de Veglia et sur la même île): *joaje*, *doan*, *doar*. Ensuite : *komuar*, *tovuar* (Sveti Jakov) ; *mloadi*, *kroaj*, *po stoaru*, *muasline*, *kunuoda* (Lussin Piccolo) ; *mloadi*, *mloada*, *groat*, *postoloar* (Ćunski) ; *suåntul*, *puast*, *od zuada*, (Nerezine).

Exemples des autres aires čakaviennes : *joaje*, *gloava*, *stoar*, *groad* (Milna-Brač) ; *joaje*, *stoar* (Hvar-Lesina) ; *Moate*, *broaška*, *zoakon* (Šolta).

A l'époque actuelle, dans certaines régions čakaviennes l'ancien *ā* est devenu *å*, un *a* arrondi. Etant donné que dans plus d'un endroit il est difficile de déterminer s'il s'agit de *å* ou de la diphtongue *ao*, *oa*, on pourrait aussi supposer que *å* est le développement ultérieur de la diphtongue *ao*, *oa* ou une ouverture d'un *o* plus ancien.

Dans le voisinage de Veglia, l'île de Susak a généralisé la forme *å*, provenant de *ā* : *vråta, målta, kvådar, spåh, murgår, uzåhomo, kunådo, stentå.* Ensuite : *kopåc, zermån, nå se* (Lussin Grande), *zåc, uzåh, margår* (Ilovik).

La diphtongaison de *a* dans les parlers čakaviens dans les deux positions sous forme de *uo*, *ua* rappelle d'une manière pertinente la diphtongaison de *ā* en vegliote (uo, ua, wa), également dans les deux positions. L'arrondissement de *a* en vegliote qui est noté surtout sous forme de *u* (en général en syllabe libre) certaines fois même sous forme de *å*, rappelle spontanément les formes čakaviennes *å* : *pluk* (placet), *prut* (pratu), *kup* (caput), *kluf* (clavem), *sånt* (sanctu), *alcåtsi* (altiare).

La ressemblance frappante entre les développements de *a* dans les dialectes čakaviens et le vegliote récent isolé et dépourvu de sujets le parlant en tant que langue maternelle. Il y a même des mots qui sonnent de la même manière : vegl. *sant* : čak, *sant-ul* ; *saluota* : *saluota.*

Conclusion.

La diphtongaison vegliote et la structure phonétique du vegliote en général, dans les témoignages que nous possédons, provient probablement de plusieurs couches, dont trois peuvent être prouvées directement ou indirectement. Ces trois couches concernent l'état le plus ancien, le moyen vegliote et finalement le vegliote moderne.

La première couche, la plus ancienne peut être reconstruite quant aux traits phonétiques, au moyen de toponymes, de documents écrits et d'emprunts serbo-croates ; le moyen vegliote, par des toponymes ayant des traits phonétiques postérieurs au XIIe siècle ainsi que par des emprunts faits au vénitien et au roumain. L'état le plus récent, que nous appelons le vegliote moderne, est attesté par des témoins du XIXe siècle, ou mieux, de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Nous avons vu que l'ancien vegliote ne connaissait pas la diphtongaison. Le moyen vegliote la connaissait pour les voyelles fermées en syllabe libre. Le vegliote moderne pullule en diphtongues, plus particulièrement en position entravée.

Nous croyons avoir démontré que cette riche diphtongaison du vegliote moderne s'est effectuée sous l'influence čakavienne dont la diphtongaison devient très riche, surtout en syllabe entravée, à partir du XIXe siècle.

P. Guberina.

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 23-1-1959.

Dépôt légal : 1er trimestre 1959. *N° d'impression : 974.*